

frère John

L'Apocalypse a-t-elle quelque chose à nous dire aujourd'hui ?

La Bible se termine par une énigme. Son dernier livre, l'Apocalypse de saint Jean, est sans doute le texte le plus difficile de tout le Nouveau Testament, et presque de toute la Bible. Certains se demandent si on peut même la tenir pour un livre chrétien : avec tant de violence et d'horribles images de vengeance et de destruction, elle semble être aux antipodes des Évangiles qui nous présentent un Royaume de la paix, inauguré par un Messie humble. Et, en effet, l'Apocalypse a mis du temps avant d'entrer dans le canon des livres inspirés, ceux que les chrétiens ont considérés dignes d'être lus pendant leurs célébrations liturgiques. En Occident, des siècles ont passé avant que ce livre ne soit accepté sans discussion et, en Orient, les hésitations ont été encore plus tenaces.

Si l'Église chrétienne dans son ensemble n'a pas accueilli ce livre sans embarras, pour certaines personnes il est devenu l'écrit le plus important de la Bible. Au fil des siècles, de petits groupes en marge des Églises historiques ont trouvé dans l'Apocalypse une clef pour comprendre l'histoire du monde. Et, infailliblement, ils l'ont interprétée comme une description à peine codée des événements qui allaient bientôt se dérouler pour inaugurer « la fin du monde ». Dans leur esprit, c'est comme si Dieu avait jeté à la mer il y a 2000 ans une bouteille contenant un message essentiel, qui flottait sur les vagues de l'histoire jusqu'à ce qu'elle soit recueillie par des personnes enfin capables d'en déchiffrer le langage, d'en percer l'énigme. De telles interprétations font fi de toute la tradition biblique et ecclésiale ainsi que du contexte historique et littéraire de ce livre. Leurs tenants ne se demandent apparemment jamais pourquoi ils sont les seuls, après des millénaires, à avoir eu la juste intelligence du message. D'autant plus que, jusqu'à ce jour, toutes les tentatives visant à appliquer les images apocalyptiques de façon univoque à des événements de l'histoire profane ont échoué. « La fin du monde » est encore devant nous, offrant un champ à de nouvelles sectes désireuses de maîtriser le déroulement du temps et d'anathématiser leurs adversaires.

Disons-le sans ambages : l'Apocalypse de saint Jean n'est pas une description littérale, plus ou moins voilée, de la fin du monde. La méthode exégétique qui tente de mettre dans une corrélation exclusive des parties du texte et des personnages ou événements historiques est à proscrire d'emblée. Les symboles et les images qu'on

trouve dans ce livre, tout en étant enracinés dans un contexte particulier, illuminent une multitude de situations humaines. C'est pour cette raison, d'ailleurs, qu'une discussion avec certains croyants sur cet écrit s'avère parfaitement inutile, les options de base des uns et des autres étant trop éloignées pour permettre un échange fructueux.

Voici donc notre question : si nous excluons toute interprétation « littéraliste » de ce livre, sommes-nous obligés de le ranger dans le placard des curiosités historiques ? Ou pouvons-nous en tirer un enseignement valable pour aujourd'hui ? Dans les pages qui suivent, je tenterai de répondre à cette question, d'abord en expliquant comment il faudrait aborder le livre et, ensuite, en indiquant quelques aspects particulièrement pertinents quant à la situation des croyants dans notre monde actuel.

Comment aborder l'Apocalypse ?

Le premier pas vers une intelligence juste de cette œuvre difficile est le suivant, qui vaut d'ailleurs pour tout écrit biblique : il faut se garder d'en détacher le contenu du message global des Écritures. La Bible raconte l'histoire d'un Dieu qui n'est que don de soi, qui aime sa création à tel point qu'il veut la conduire à partager pleinement sa vie et son bonheur. Pour les chrétiens, cela devient manifeste dans la croix – le don définitif de soi – et la résurrection de Jésus Christ. C'est à partir de ce foyer brûlant que tout dans la Bible prend sens et consistance.

Si nous y trouvons des paroles et des récits qui semblent contredire ce message essentiel, plutôt que d'y voir d'emblée incohérence et contradiction, la seule attitude fructueuse est de se dire que nous n'avons sans doute pas compris le texte comme il aurait fallu. Frère Roger, le fondateur de Taizé, aimait comparer les Écritures à une lettre reçue d'un ami très cher, écrite dans une langue que nous ne maîtrisons pas, on pourrait aussi dire avec une écriture peu lisible : plutôt que d'être offusqués en tombant sur des passages qui nous paraissent étranges, nous nous disons que notre manque de familiarité avec la langue ou l'écriture nous a probablement fourvoyés et qu'une compréhension plus exacte nous aurait sans doute fait saisir la véritable intention de l'auteur. Cela est particulièrement vrai pour l'Apocalypse.

Quelle est donc la visée essentielle de ce livre ? Les premiers mots d'un texte ancien, l'équivalent de notre titre, donnent des indications précieuses : *Apokalypsis Iésou Christou*, dévoilement ou révélation de Jésus Christ. Nous voici aussitôt confrontés à une énigme, la première de beaucoup. S'agit-il d'un génitif dit objectif, donc de Jésus qui est révélé, ou bien d'un génitif subjectif, de Jésus qui révèle quelque chose ? Les deux significations étant également possibles, dans le cas présent il convient de les garder ensemble, conformément au style global de l'œuvre. Celle-ci veut en effet répondre à deux questions connexes : « Qui est ce Jésus ? » et « Qu'est-ce qu'il nous dit sur l'identité de Dieu et sur le sens de notre existence ? ».

À la réflexion, il devient évident que ces deux questions sont à la base de tout le Nouveau Testament, et des

évangiles en particulier. Au cœur de l'évangile de Marc se trouve une double question posée par Jésus à ses disciples : « Qui suis-je, au dire des gens ?... Pour vous, qui suis-je ? » (Marc 8, 27.29). Et connaître Jésus, c'est apprendre la vérité sur Dieu et sur l'homme (cf. Jean 18, 37). Seulement, dans les évangiles cette vérité est révélée en racontant la vie terrestre de Jésus de Nazareth et en rapportant ses paroles, tandis que l'Apocalypse emploie d'autres moyens.

Un premier pas vers la compréhension de l'Apocalypse est donc la prise de conscience que ce livre poursuit les mêmes objectifs que le reste du Nouveau Testament tout en utilisant une méthode différente. Il veut faire connaître la vérité de Jésus par des visions et des symboles. L'apocalyptique est un genre littéraire très particulier, aussi loin des récits historiques que le rêve se distingue de l'état de veille. Cela en explique en grande partie les difficultés de lecture : nous ne sommes pas habitués à un tel genre littéraire. La confusion ressentie par certains en abordant ce livre peut se comparer à celle que provoquerait, chez quelqu'un qui ouvre un roman de science-fiction, le fait de croire qu'il est en train de lire le journal du matin !

Si donc la forme de l'œuvre pose un problème, il y a toutefois une consolation : presque tous les symboles qu'on y trouve sont tirés des Écritures hébraïques, notre Ancien Testament. Cette constatation confirme une double vérité essentielle à la foi chrétienne. Tout d'abord, aucune compréhension de Jésus et de son message n'est possible si on en néglige l'enracinement dans l'histoire du peuple d'Israël. L'Évangile n'est pas

tombé du ciel tout fait : il récapitule le cheminement millénaire au cours duquel Dieu s'est manifesté à l'humanité par les événements racontés dans les Écritures. En même temps, aux yeux de ses disciples, Jésus révèle la signification véritable et plénière de ces événements, faisant disparaître toute ambiguïté et fermant les fausses pistes. Cela veut dire que, pour comprendre le Nouveau Testament, nous avons besoin de l'Ancien et, pour comprendre l'Ancien, nous avons besoin du Nouveau. Le livre de l'Apocalypse illustre éminemment cette double vérité.

Prenons un exemple concret de ce qui vient d'être dit. L'un des symboles majeurs qui se trouvent dans l'Apocalypse est celui de *l'agneau*. Au chapitre 5, au milieu du trône de Dieu nous apercevons « un agneau, debout, comme égorgé » (5, 6). Or, dans l'Ancien Testament, les agneaux sont souvent des offrandes faites symboliquement à Dieu, appelés sacrifices. Notamment, lors de la grande fête de la Pâque, un agneau « sans tache » est offert à Dieu par chaque famille en Israël, immolé par les prêtres puis rendu pour servir comme plat principal d'un festin. Ce « sacrifice de communion » exprime ainsi un lien renforcé entre Dieu et les fidèles. De plus, lors de l'Exode d'Égypte, le sang de l'agneau pascal mis sur les portes protège les Israélites de la mort (voir Exode 12). L'agneau représente ainsi l'union retrouvée entre Dieu et l'homme ainsi que la libération de la mort.

Mais il y a davantage. Dans un autre registre, le prophète Jérémie, obligé de proclamer la Parole divine à un auditoire récalcitrant, se compare à « un agneau confiant qu'on mène à l'abattoir » (Jérémie 11, 18). Et,

une génération plus tard, un prophète anonyme reprend cette image en terre d'exil. Il parle d'un mystérieux « Serviteur » qui donne sa vie pour les siens : « Maltraité, il s'humiliait, il n'ouvrait pas la bouche, comme l'agneau qui se laisse mener à l'abattoir » (Isaïe 53, 7). L'Agneau de l'Apocalypse, qui est évidemment une évocation de Jésus mort et ressuscité, est ainsi en lui-même un condensé de significations multiples. Sans une intelligence des Écritures hébraïques, nous ignorerions toute l'épaisseur de cette figure. En même temps, Jésus dans sa Pâque nous montre pleinement la réalité indiquée par ces images de l'Ancien Testament – le don d'une vie pour réconcilier l'humanité avec Dieu.

Au début du livre, l'auteur le décrit comme une *prophèteia* (1, 3). En dépit d'une méprise assez répandue, une prophétie n'est pas un discours qui prédit l'avenir, mais une application de la Parole divine à la vie quotidienne des auditeurs. On ne prête pas assez d'attention au fait que l'Apocalypse est structurée comme une lettre, avec une adresse et une salutation en bonne et due forme (1, 4) : Jean l'envoie « aux sept Églises d'Asie ». Il s'agit de petites communautés chrétiennes essaimées en sept villes de la province romaine d'Asie – notre Asie mineur, la Turquie actuelle. Il est vrai que, sept étant un chiffre qui évoque la totalité d'une réalité – le nombre sept est très présent dans l'Apocalypse –, ce livre est dans un sens plus large adressé à l'Église dans son ensemble. Rien de surprenant là, car une prophétie a toujours des significations qui vont au-delà de son contexte immédiat : la Parole de Dieu est inépuisable, capable d'illuminer l'actualité de chaque génération. Mais pour bien sai-

sur son message, il faut commencer par se placer autant que possible dans la situation originale des destinataires. Ce texte n'était pas destiné à des non-croyants, pour leur faire peur ou pour provoquer des conversions. Jean écrit à des croyants dans le Christ Jésus, pour affermir leur foi et raviver leur espérance. Dans la mesure où nous connaissons le contexte originel, nous comprendrons mieux la réponse donnée par les visions et donc le message authentique du livre. Cela nous permettra, dans un deuxième temps, de voir quelle lumière cet écrit peut jeter sur notre situation actuelle.

Or, fait surprenant, on peut constater que la situation de l'Église chrétienne de nos jours, dans beaucoup d'endroits, n'est pas aussi différente de celle des communautés rencontrées dans l'Apocalypse qu'on pourrait l'imaginer. C'est dire que le message du livre, après des siècles pendant lesquels il a pu paraître assez éloigné des préoccupations des croyants, est peut-être en train de retrouver une pertinence surprenante. Considérons trois aspects de la situation des contemporains de saint Jean qui rejoignent notre actualité, pour voir dans quelle mesure la réponse de l'Apocalypse peut offrir un appui dans notre tentative de vivre l'Évangile aujourd'hui.

1. Comment rester fidèle au Christ dans une situation minoritaire ?

Les « sept Églises de l'Asie » étaient en fait de petits groupes de ceux qui croyaient en Jésus en tant que Messie et Sauveur, au sein d'un monde indifférent et parfois hostile. Vers la fin du premier siècle de notre ère, les chrétiens formaient une toute petite minorité dans l'empire romain, ils constituaient un mouvement que certains voyaient comme une secte du judaïsme et d'autres comme encore une de ces « religions à mystères » venues de l'Orient. Les autorités prêtaient attention à leurs réunions uniquement en tant que foyers possibles de dissension.

Face à ces quelques hommes et femmes se dressait l'imposant empire romain, maître exclusif de presque l'ensemble de *l'oikouménè*, du monde habité, c'est-à-dire en fait du bassin méditerranéen. La civilisation de Rome était très impressionnante, avec des signes de sa gloire bien visibles partout, notamment dans les parties reculées de l'empire. Des trésors d'art et d'architecture, de grands temples avec un culte somptueux, une organisation légale et politique hors pair, tout cela sous la protection d'une armée nombreuse et puissante, forte de ses victoires... Il est facile de concevoir qu'un grand danger pour les chrétiens de l'époque était de douter du bien-fondé de leur foi. Devant une société et une culture si imposantes, la vision exprimée dans l'Évangile était-elle réaliste, ou une simple chimère ? Peut-être, après tout, s'était-on trompé en quittant une « existence nor-

male » pour suivre ce prédicateur itinérant, mis à mort par la justice romaine dans un coin éloigné de l'empire.

L'Apocalypse de saint Jean fait explicitement contre-poids à cette tentation. Par le truchement des visions, elle décrit une réalité alternative, celle de la foi. Malgré les apparences trompeuses, le Dieu révélé par le Christ Jésus est le Maître véritable de l'univers et de l'histoire humaine. Comme dans la parabole de Jésus (voir Matthieu 7, 26-27), tous les acquis grandioses de la société environnante, accumulés en dehors de Dieu, sont comme un magnifique palais construit sur le sable, destiné à s'écrouler dans les tempêtes de l'histoire. C'est la même vérité que Jésus révèle à ses disciples, impressionnés par le nouveau Temple construit par Hérode à Jérusalem :

Comme il s'en allait hors du Temple, un de ses disciples lui dit : « Maître regarde, quelles pierres ! quelles constructions ! » Et Jésus lui dit : « Tu vois ces grandes constructions ? Il n'en restera pas pierre sur pierre qui ne soit jetée bas. » (Marc 13, 1-2)

À l'engouement pour les apparences illusives, saint Jean oppose « la persévérance et la foi des saints » (13, 10 ; cf. 14, 12). C'est la foi qui rend possible la saisie du réel, au-delà de ce qui frappe les yeux ici et maintenant, et la persévérance ou la constance (*hypomonè*) nous permet de nous accrocher à ce réel, en y restant fidèles coûte que coûte. En écoutant la lecture des visions de saint Jean lors de leurs assemblées, les chrétiens d'Asie entraient par l'imagination dans une autre réalité, plus réelle que leur quotidien. À cet égard on peut dire que le livre était une sorte de « thérapie » pour les croyants

menacés d'être aveuglés et étourdis par le milieu dans lequel ils vivaient. D'où le langage dramatique et par moments effrayant de l'Apocalypse : il faut des grands moyens pour guérir les esprits timorés, en proie à la désespérance née du contraste entre leur engagement pour le Christ et le manque de « résultats » visibles.

Il est un terme qui, dans l'Apocalypse, en exprime en raccourci la vision de l'histoire. C'est un titre de prédilection pour Dieu dans ce livre : *ho pantokratôr*, le Tout-puissant ou le Maître-de-tout (1, 8 ; 4, 8 ; 11, 17 ; 15, 3 ; 16, 7. 14 ; 19, 6. 15 ; 21, 22). De nos jours, beaucoup de croyants n'aiment guère ce titre, qui leur fait penser à une divinité tyrannique ou guerrière, et ils préfèrent mettre l'accent sur la bonté et la miséricorde de Dieu. Cependant, si nous plaçons ce titre dans le contexte de l'Apocalypse, il devient clair que ce n'est pas un simple emprunt aux religions païennes et qu'il ne s'oppose en aucune manière à un Dieu de bienveillance et de compassion. C'est, en fait, une affirmation paradoxale : Jean dit que, malgré les apparences, la véritable puissance à l'œuvre dans l'univers et dans l'histoire est la force de l'amour et de la vérité. Depuis le monde d'ici-bas, il peut sembler que la ruse et la violence sont gagnantes, mais vues du ciel, c'est-à-dire de l'éternité de Dieu, les choses paraissent bien différentes. Ce qui, un jour, se manifestera aux yeux de tous, à savoir que la lumière l'emporte sur les ténèbres (cf. Jean 1, 5), est déjà révélé aux fidèles pour fortifier leur confiance et leur espérance. La vie divine a beau paraître inefficace aux « réalistes » de ce monde, elle se montrera en fin de compte la plus forte

(cf. 1 Corinthiens 1, 23 ss). Dans le langage imagé de l'Apocalypse, l'agneau est plus puissant que le dragon.

Cette perspective permet de comprendre aussi le sens véritable des images de violence et de destruction qui foisonnent dans les pages de l'Apocalypse. Dans la mentalité apocalyptique, pour que « des cieux nouveaux et une terre nouvelle » puissent s'instaurer, il faut que ce qui était s'en aille. Lorsque saint Jean emploie ces descriptions de convulsions cosmiques, ce n'est pas pour évoquer « la fin *du* monde » dans le sens populaire du terme, mais la fin *d'un* monde, à savoir d'une société fondée sur l'autoglorification de l'homme et le refus de Dieu et des autres. La sagesse divine à l'œuvre dans l'univers fait qu'à la longue le mal est forcément auto-destructeur. Au premier chapitre de la Bible, la création du monde matériel prend des allures de construction d'un théâtre, où une pièce va être jouée. L'Apocalypse affirme que, par la venue du Christ, cette comédie – ou tragédie – est finie, il faut donc faire disparaître l'ancien décor pour que le nouveau apparaisse dans toute sa beauté. Le cataclysme cosmique en 6, 12-17, appelé par Jean « le grand jour de la colère de l'Agneau », est en fait une description codée de la mort du Christ sur la croix (cf. Matthieu 27, 51 ss), début de la véritable fin du monde ancien. L'expression « la colère de Dieu » est un raccourci pour désigner sa réponse au mal : or, Jésus répond au mal en le prenant sur lui et en aimant en retour, ce qui met fin une fois pour toutes à la spirale de la violence. On peut donc dire que sa vie donnée est une violence faite à la violence, « la destruction pour ceux qui détruisent la terre » (11, 18).

- *Qu'est-ce qui me fait douter de mon engagement pour le Christ ? Qu'est-ce qui rend possible pour moi la persévérance ?*
- *Dans quel sens sommes-nous aujourd'hui « ni froids ni chauds » (3, 15) ? Comment pouvons-nous redécouvrir l'élan de notre foi, personnellement et en tant que communauté ?*

2. À quoi cela sert-il de donner sa vie pour Dieu ?

Ce thème fait surface à plusieurs reprises dans les Écritures hébraïques. C'est surtout en voyant l'apparent bonheur de ceux qui vivent sans aucune référence à Dieu, et même en méprisant ses commandements, que certains croyants se mettent à douter : «... que gagnons-nous à avoir gardé ses observances et marché dans le deuil devant le Seigneur Sabaot ? Maintenant nous en sommes à déclarer heureux les arrogants : ils prospèrent, ceux qui font le mal ; ils mettent Dieu à l'épreuve et ils s'en tirent ! » (Malachie 3, 14-15 ; cf. Psaume 73). Pour les premiers chrétiens aussi, contraints à faire face à l'incompréhension et même confrontés à l'hostilité de la société ambiante, cette question a dû parfois être lancinante, surtout quand ils étaient victimes de discriminations, voire de persécutions. En voyant leurs frères et leurs sœurs passer par la prison, la torture et même le martyre pour leur foi, les fidèles se sont sans doute parfois demandé s'ils ne s'étaient pas trompés en suivant le Christ.

Dans l'Apocalypse, cette question est exprimée dans un langage biblique traditionnel :

Je vis sous l'autel les âmes de ceux qui furent égorgés pour la Parole de Dieu et le témoignage qu'ils avaient rendu. Ils crièrent d'une voix puissante : « Jusques à quand, Maître saint et vrai, tarderas-tu à faire justice, à tirer vengeance de notre sang sur les habitants de la terre ? » (6, 9-10)

Il faut s'arrêter un moment sur le verbe qui est traduit par « tirer vengeance » (en grec *endikeô*, en hébreu *naqam*). Le mot « vengeance » implique en général la volonté de faire du mal à celui qui m'a fait du mal, et même de prendre plaisir à le voir souffrir. Il est difficile, voire impossible, de concilier une telle attitude et l'Évangile. N'est-ce pas une autre preuve que ce livre, témoin d'une régression vers un Dieu barbare et sanguinaire, est une aberration dans les pages du Nouveau Testament ?

À y regarder de plus près, nous découvrirons avec surprise qu'ici aussi l'Apocalypse opère une purification radicale de la notion de rétribution. Dans les Écritures hébraïques, le verbe *naqam* a deux composantes qu'il faut dissocier. Si l'idée de vengeance n'est pas absente, plus fondamental encore est le désir, de la part de la victime, de voir son droit rétabli. Pour signifier cela, d'ailleurs, la langue anglaise emploie un verbe qui a la même racine, *to be vindicated*, ce qu'on traduirait en français par « être justifié ». Or, dès les premières pages, la Bible affirme que cette demande des innocents lésés trouve un accueil auprès de Dieu : « Le sang de ton frère crie vers moi du sol ! » (Genèse 4, 10). Dieu pour sa part ne prend pas plaisir à faire souffrir, il veut par contre restaurer le droit bafoué. Mais comment Dieu justifie-t-il l'innocent ? Encore une fois, et de manière inattendue, c'est la vie et la mort de Jésus qui nous donne la clef. Loin de faire justice en sévissant contre le méchant, dans l'Agneau immolé et remis sur ses pieds, Dieu assume la souffrance et y répond par le don de la vie, autrement dit par le pardon. C'est cet acte qui met fin à un monde fondé sur la loi de la vengeance et inaugure un monde de

justice véritable. Jésus, l'Innocent par excellence, récapitule ainsi en lui toute la souffrance des innocents à travers l'histoire et la fait déboucher sur le bonheur d'une justice enfin rétablie.

Dans ses visions, saint Jean révèle alors que la souffrance des innocents, loin d'être simplement une injustice ou une absurdité, est la véritable force motrice de l'histoire. Les tourments des martyrs pour la cause de Dieu, la douleur de toutes les victimes de l'injustice, les épreuves pour rester fidèle à la foi, tout cela finit par faire partie de la victoire de l'Agneau (cf. 17, 14). Cette victoire est comme anticipée par la robe couleur du ciel (6, 11) donnée aux fidèles, vêtement « blanchi dans le sang de l'Agneau » (7, 14) et indiquant l'appartenance à la « foule immense » qui loue le Seigneur dans l'éternité (7, 9 ss). Les armées de Dieu ne combattent pas avec les armes de la violence et de la puissance humaine, mais par le don de la vie jusqu'au bout (cf. 2, 10), car elles « suivent l'Agneau partout où il va » (14, 4). Dans le Christ, rien n'est perdu : Dieu « recueille [nos] larmes dans son outre » (Psaume 56, 9), afin de les essuyer à tout jamais (voir 7, 17 ; 21, 4).

- *Y a-t-il des choses plus importantes pour moi qu'une vie confortable ? Des choses plus redoutables que la mort physique ? Est-il vraiment possible d'être « fidèle jusqu'à la mort » (2, 10-11) ?*
- *En tant que croyants, quels compromis devrions-nous refuser avec la société dans laquelle nous vivons ? Quels compromis sont inévitables ?*

3. Quelle attitude avoir face à la société environnante ?

Après 2000 ans d'existence, les chrétiens d'Occident ne se sentent pas en général comme un groupe à part, vivant dans ce monde comme « étrangers et voyageurs » (Hébreux 11, 13). En même temps, force est de constater que la vision chrétienne devient de plus en plus marginale dans notre civilisation mondialisée en pleine formation. Dans une telle situation minoritaire, ceux qui donnent leur vie au Christ se demanderont naturellement quelle attitude avoir face à la société et à la culture environnantes. Malgré les grandes différences de temps et de lieu, l'Apocalypse peut-elle nous aider à réfléchir sur cette question ?

La dernière partie de ce livre est construite comme un récit de deux cités. Il ne s'agit pas de villes en tant que telles, la ville ici est plutôt symbole d'une civilisation urbaine, autrement dit d'une manière pour les hommes de vivre ensemble. La première cité s'appelle « Babylone la Grande » (17, 5) et elle est décrite comme une femme qui a beaucoup d'allure et qui est habillée comme une reine (17, 4). Ce personnage/cette cité sont d'un abord attirant, voire séduisant. Les contemporains de Jean n'auraient pas eu de mal à y reconnaître l'impressionnante civilisation de Rome. Il ne faudrait pas, toutefois, limiter ce symbole à une seule incarnation : « Babylone » apparaît et exerce ses séductions tout au long de l'histoire.

Dans la description donnée par saint Jean, il y a au

moins deux choses qui troublent cette superbe vision. Tout d'abord, la femme se trouve dans le désert, assise sur une bête terrifiante, on dirait aujourd'hui un monstre. Dans la littérature prophétique et apocalyptique de l'Ancien Testament, l'image de la bête est utilisée pour évoquer les empires mondiaux qui règnent par la violence et la terreur (voir Ézéchiel 29 ; Daniel 7). Cette image dit bien le mélange de ruse et de force brutale, caractéristique d'un pouvoir politique qui dépasse la mesure. Ici, elle montre de façon dramatique que les beaux acquis d'une culture évoluée sont en fait basés sur des réalités nettement moins nobles, telles que la conquête militaire, l'esclavage et l'oppression de nombreuses populations, qui finissent par transformer en un désert la terre créée par Dieu. À cet égard, les choses se sont-elles vraiment améliorées au cours de l'histoire ?

De plus, cette femme est une prostituée, non pas une pauvre fille des rues, certes, mais une courtisane, une femme de luxe. Ce qui veut dire que ses séductions sont illusoires, les bonheurs qu'elle fait miroiter devant ses admirateurs ne mènent en fin de compte nulle part, ils suscitent tout au plus un plaisir éphémère qui laisse un arrière-goût d'amertume. Alors qu'elle semble promettre une vraie rencontre personnelle, ses agissements sont fondés en fait sur des intérêts commerciaux. Sa belle apparence est un leurre : derrière le masque il n'y a rien. En réalité, c'est l'or et l'argent froids qui brillent dans ses yeux.

Les visions de saint Jean font comprendre aux fidèles séduits ou démoralisés que Babylone, apparemment si puissante et si attirante, n'est pas l'apogée de l'histoire

humaine. Le chapitre 18 de l'Apocalypse est une longue et belle lamentation sur la chute de cette civilisation, qui disparaît « en un seul jour » (18, 8), voire en « une heure » (18, 10. 17), comme la maison construite sur le sable déjà évoquée (voir Matthieu 7, 26-27). Sa place est prise par une autre ville, la Nouvelle Jérusalem. Venue d'auprès de Dieu, cette cité est décrite non comme une prostituée mais comme une épouse, « la demeure de Dieu avec les hommes » pour toujours (21, 1-3). Une telle existence commune offre des relations stables, bâties sur l'amour et la fidélité, et promet un bonheur durable.

Quelle doit être l'attitude des croyants envers Babylone ? Empruntant une phrase aux prophètes d'Israël, l'Apocalypse les exhorte instamment : « Sortez, ô mon peuple, quittez-la, de peur que, solidaires de ses fautes, vous n'ayez à pâtir de ses plaies ! » (18, 4 ; cf. Isaïe 48, 20 ; 52, 11 ; Jérémie 51, 6). Or, l'émigration serait possible s'il s'agissait d'une ville particulière. Mais la Babylone de l'Apocalypse n'est justement pas un lieu déterminé, car le livre s'adresse à des habitants de sept villes différentes et on n'a pas l'impression que l'auteur veuille que les communautés chrétiennes s'expatrient vers des terres inconnues. Et que dire de notre société actuelle en voie de mondialisation ? Même en le voulant, peut-on vraiment quitter ses valeurs en déménageant et en s'établissant en un autre lieu ? Et en plus, est-ce cela ce qui nous est demandé ?

Il semble évident, si nous entrons dans la logique du texte, que l'auteur ait en vue non pas une émigration physique mais plutôt un exode spirituel ou intérieur. Il

encourage les disciples du Christ à détacher leurs cœurs des valeurs factices d'une civilisation condamnée à disparaître et à « tenir ferme ce qu'[ils ont] » jusqu'au retour de leur Seigneur (2, 25). Autrement dit, ils sont exhortés à rester fidèles à leur identité fondamentale en tant que citoyens de la Nouvelle Jérusalem, tout en continuant d'habiter au cœur de Babylone. Cela est possible parce que la Nouvelle Jérusalem n'est pas uniquement une réalité future : si saint Jean ne décrit sa manifestation définitive qu'après la disparition de Babylone, rappelons-nous que les disciples de Jésus ont déjà reçu leur passeport – la promesse de porter sur eux le nom de la cité sainte (voir 3, 12). Avec la mort et la résurrection du Christ, le monde ancien s'en va déjà (cf. 1 Jean 2, 8), même si cela n'est pas encore pleinement visible à nos yeux de chair.

Face à une société qui en impose et qui a des revendications totalitaires, l'Apocalypse lutte contre les deux écueils d'une assimilation suicidaire et d'un découragement démoralisant. Elle ne propose ni la fuite, ni la révolte, ni le compromis. Elle encourage plutôt les croyants à tenir ferme la parole du Christ sans renier son nom (voir 3, 8) et à traduire son message dans leur existence personnelle et communautaire. Ce faisant, ils donneront la preuve qu'ils sont les citoyens d'une « patrie meilleure », d'une « ville pourvue de fondations dont Dieu est l'architecte et le constructeur » (Hébreux 11, 16. 10). En offrant par leur vie une alternative concrète à une civilisation mortifère sans avenir, ils rendent visible la Cité de Dieu, parfois de manière fugace, à la surface de l'histoire humaine. Mais ces brefs moments suffisent

pour tracer un chemin de lumière et pour permettre une percée au-delà des convulsions d'un monde en voie de désagrégation : « L'Agneau qui se tient au milieu du trône sera leur berger et les conduira aux sources des eaux de la vie. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux » (7, 17).

- *Peut-on appliquer à notre société actuelle l'image d'une femme baignant dans le luxe qui est assise sur un monstre (17, 3ss) ? Quelle vision de la vie humaine celle-ci nous offre-t-elle ? Comment la foi au Christ change-t-elle nos priorités ?*
- *Que signifie pour nous « sortir de Babylone » (18, 4), tout en faisant encore partie de la société ? Est-ce que je connais des personnes qui vivent comme citoyens de la Nouvelle Jérusalem au cœur de Babylone ?*

© Ateliers et Presses de Taizé, 71250 Taizé, France
DL 1149 — juillet 2012 — ISSN: 2101-731X — ISBN: 9782850403323

Achévé d'imprimer en août 2012 — Bureautique 71,71000 Mâcon